

Sans filet

Jean-Léon Rondeau

Numéro 80, 1996

20 ans!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26868ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rondeau, J.-L. (1996). Sans filet. *Jeu*, (80), 113–114.

latine au moment où je portais mon fils dans mon ventre. La vie volait la vedette à la mort qui rôdait autour de nous. Il en est ainsi du théâtre, il prend parfois toute la place, jusqu'à ce que nous décidions de retourner à la vraie vie pour mieux le nourrir. ♦



Le Théâtre Parminou en 1980. De gauche à droite : Daniel Jean, Maureen Martineau, Jean-François Gagnon, Luc Thériault, Hélène Desperrier, Michel Cormier, Odette Lavoie, Jacques Drolet, Martine Beaulne, François Roux, Carole Aveline, Nicole-Éva Morin et Jean-Léon Rondeau. Photo : Bertrand Sylvain.

20-3

Jean-Léon Rondeau

Sans filet

Comment isoler une seule expérience entre toutes lorsqu'on a consacré sa vie professionnelle au théâtre... ? *A priori*, je dois dire que ces vingt-deux dernières années ont été traversées de moments heureux, intenses, incomparables. Mais si je soupèse tous les souvenirs qui m'arrivent en vrac et qui sont associés au théâtre, deux moments charnières se démarquent nettement, deux pôles devrais-je dire, dont les similitudes sont troublantes.

Le premier me ramène à la fondation du Théâtre Parminou, où j'ai vécu, c'est le cas de le dire, seize années de création débridée et d'expérimentation théâtrale qui m'ont marqué fondamentalement et façonné, sans le moindre doute. Le second, beaucoup plus récent, correspond à la création de l'Académie québécoise du théâtre, il y a un peu plus de trois ans.

Dans les deux cas, j'ai connu la même ivresse devant l'inconnu, ressenti la même impression de « danger » propre aux phénomènes en gestation, savouré la même sensation de me jeter dans le vide... et d'en réchapper ! Il me semble, avec le recul, que tout au long de cette trajectoire, c'est la passion qui a prévalu, enclenché la démarche, bien avant l'intervention de la raison et bien au-delà. Lorsque toutes les errances et les incertitudes du début finissent par prendre forme, le soir de la première tout particulièrement, on se sent vraiment payé de sa peine et l'on comprend soudain pourquoi on s'est donné tout ce mal.

Bien sûr, l'intensité de la passion change un peu de registre, au fil des ans et des expériences qui se multiplient. Ainsi, à notre sortie des écoles de théâtre, en 1974, lorsque nous avons fondé, plusieurs camarades et moi, le Théâtre Parminou, nous étions mus par une passion à l'état brut, par un désir de tout chambouler, de miner les assises de la tradition et de renouveler aussi bien la création théâtrale, l'approche du public que les structures de fonctionnement des théâtres. Dans mon cas, je dois le dire, la raison n'intervenait que pour structurer ce que la passion nous dictait.

J'ai d'ailleurs investi la même passion dans la fondation et l'implantation de l'Académie, en 1993, quoique modulée cette fois par un peu plus de raison. Mais essentiellement, les conditions de départ étaient les mêmes : aucune garantie de réussite, aucun antécédent sur lequel s'appuyer, aucun filet en cas de chute. Et le soir du premier gala, vous dire la sensation que j'ai éprouvée, c'est en réalité indescriptible. C'est au fond dans de telles conditions de départ que je me suis toujours senti le plus à l'aise et le plus enivré par le travail à accomplir : lorsque le véritable enjeu s'offre comme un modèle à bâtir à partir de trois fois rien... sinon la passion maîtresse de voir naître, s'enraciner et essaimer un projet qui aurait pu ne jamais voir le jour s'il avait été gouverné par la seule raison ! ♦



Jean-Léon Rondeau dans *Le monde, c'est un cirque* (Théâtre Parminou, 1974).